

## PREMIÈRE PARTIE

### I

**B**erthe avait envie de pleurer. Elle retenait ses larmes, car on lui avait dit d'être courageuse. Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Le gros homme apoplectique, au visage marqué de petite vérole, que le papa de la petite fille appelait M. Homais, le lui avait recommandé, comme on prescrit un remède ; et il lui avait même tenu tout un discours, avant qu'elle ne monte dans la diligence que les gens d'Yonville-l'Abbaye appellent l'*Hirondelle*. Berthe avait écouté M. Homais en maîtrisant ses sanglots, digne en cela, avait précisé le pharmacien, d'une virago antique, une vraie fille des Romains et des Parthes ; et puis, il avait évoqué Blandine, la très chrétienne pucelle de Lyon, et même Charlotte Corday, Théroigne de Méricourt et Mme Roland, qui étaient tout ce que l'on voudra, sauf des anges.

C'est Mme Bovary, la grand-mère, qui avait interrompu l'envolée du discoureur. Elle avait écouté avec plus de patience la courte homélie de l'abbé Bournisien, lequel

s'étonnait d'avoir mis en terre, aussi rapidement, le mari après l'épouse.

Berthe avait retenu la dernière phrase, qui se voulait consolatrice, de l'abbé : « Les bêtes sont plus heureuses que nous, mais Dieu est notre espoir dans ce monde et dans l'autre. »

Hivert, le conducteur de l'*Hirondelle*, avait attendu que la vieille mère Bovary et l'enfant fussent prêtes, avant de donner le signal du départ.

– J'ai beaucoup véhiculé la maman de la petite, disait-il à deux voyageurs de commerce au visage flasque et rougeaud. Une femme, Messieurs, d'une délicatesse... une créature de rêve... Ah ! elle a fait bien de l'honneur à ma pauvre *patache*...

Maintenant la diligence s'éloignait d'Yonville. Le fouet d'Hivert claquait au-dessus de la croupe des chevaux.

Berthe se tenait dans un coin de l'*Hirondelle*, qu'elle prenait pour la première fois ; secouée par les cahots, elle serrait les dents ; son petit visage pâle aux pommettes rosies exprimait une sombre résolution. Sa mère, dont elle n'avait plus qu'un vague souvenir parfumé, les avait quittés après une courte maladie ; on l'avait envoyée se soigner dans un autre pays. Berthe avait pu constater que son père mentait ou ne savait pas ce qu'il disait, quand il lui racontait qu'Emma reviendrait bientôt avec des poupées. Au début, bien sûr, la petite s'en était tenue à ce conte, jusqu'à ce qu'un jour, au cimetière, où elle était venue jouer, Lestiboudois, le fossoyeur, croyant qu'elle la cherchait, l'eût menée sur la tombe de sa maman, comme il disait. Mais Berthe, après un instant de désarroi, s'était refusée à admettre la réalité. Elle préférait croire sa mère vivante, loin d'ici, égoïstement heureuse, mais vivante.

Un soir, elle avait découvert, dans la tonnelle, son père endormi sur le banc, la tête appuyée contre le mur, la bouche entrouverte, les yeux fermés, les mains croisées sur une touffe de cheveux noirs.

À la demande de sa grand-mère, heureusement présente à ce moment-là, Berthe était venue chercher Bovary pour le dîner. Elle l'avait appelé, et, voyant qu'il ne répondait pas, l'avait

poussé par jeu. Et son père était tombé du banc. La grand-mère avait surgi.

– Charles ! Mon fils ! Mon fils !

Puis, s'étant agenouillée près du malheureux :

– Il est mort !

Alors l'enfant, entendant sa grand-mère hurler sa douleur et pleurer sur le corps, avait fondu en larmes, elle aussi.

D'ailleurs, au souvenir de cette scène, qui ne datait que de quelques jours, Berthe faillit éclater en sanglots ; pour se donner du courage, elle serra la main de la vieille dame qui lui embrassa le front et soupira. Il ne lui restait plus que cette enfant douce et gaie de nature, qu'elle ne pourrait même pas gâter comme elle l'eût souhaité. Depuis la mort de son mari, et l'aide financière qu'elle avait dû accorder à Charles, elle se retrouvait très gênée.

La diligence était maintenant à plusieurs kilomètres d'Yonville, là où Berthe était née, où ses parents reposaient au cimetière.

– Et maman ? dit soudain Berthe, elle est morte, elle aussi ? Bien qu'elle détestât jusqu'à l'ombre d'Emma, la mère du pauvre Charles ne put s'empêcher d'exhaler comme un râle de chagrin, tant la question de l'enfant l'avait bouleversée.

– Elle est avec ton papa.

– Tant mieux. J'espère qu'il est content, dit Berthe, qui se raidit.

Ainsi, après M. Lestibouois, grand-mère Bovary affirmait que sa maman était bien dans la terre. Mais Berthe, n'ayant pas assisté à l'inhumation d'Emma, parvint à repousser une image si désolante, si affreuse qu'elle eût préféré mourir à l'instant plutôt que d'admettre la vérité. L'enfant, qui paraissait avoir en elle, déjà formé, le caractère rêveur de sa mère, pria pour que les anges l'emportassent de la voiture. Elle prendrait la place d'Emma, près de son petit papa. Comme rien ne se produisit, elle en conclut naturellement que grand-mère Bovary, après le fossoyeur, la trompait, car les anges du ciel sont sensibles au chagrin des petites filles.

Les autres voyageurs, deux employés de la maison de commerce Noirçay, de Pithiviers, à voir cette femme d'âge mûr

et cette enfant en grand deuil, s'étaient astreints au plus grand sérieux, malgré leur face rubiconde qui trahissait les habitués des ribotes. La repartie de Berthe acheva de les attendrir, bien qu'Hivert eût quelque peu terni la réputation de la défunte.

À force d'emmener Emma à Rouen, Hivert s'était laissé aller à des pensées scabreuses. Il s'était persuadé que cette belle et élégante dame ne se rendait pas en ville aussi régulièrement pour y dire des neuvaines à la cathédrale, ou suivre, raison alléguée par l'intéressée, des cours de piano chez une demoiselle Lempereur.

En réalité, aimait-il à croire, lorsqu'il était seul dans son lit, les reins échauffés, elle levait plutôt la jambe, à l'instar de la Marianne dansant, comme on appelait familièrement la statue de Salomé ornant l'un des tympans du portail de la cathédrale. Et puis, un soir, il avait bu le coup, sur le port, avec un cocher de fiacre, qui lui avait raconté ceci : un monsieur et une dame, des Parisiens probablement, avaient utilisé son fiacre à des fins qu'il n'avait pas tout d'abord comprises. C'est seulement après que le jeune homme eut laissé partir la dame et qu'il eut payé la course, inhabituellement longue, que le cocher s'arrêtant enfin, eut la curiosité d'inspecter l'intérieur de sa voiture. À voir le désordre des coussins et à humer certaines odeurs dont tout homme, instruit par la vie, situe l'origine, il eut une illumination : « Ils avaient baisé dans son fiacre, les sacripants ! »

Si bien que son histoire avait, en ville, fait le tour de la profession, et que maintenant, par l'entremise des conducteurs de diligence, elle était partie titiller les rêveries de la province normande.

La gourgandine restait mystérieuse, parce qu'elle avait pris la précaution de dissimuler le mieux possible son visage et sa tournure ; mais le jeune homme, lui, était plus identifiable ; et Hivert, qui bénéficiait d'une excellente mémoire, reconnut, d'après la description de son collègue, M. Léon, l'ancien clerc de M. Guillaumin, le notaire d'Yonville. Or, si le passager du fiacre était M. Léon, sa compagne ne pouvait être que Mme Emma Bovary en personne, dont les nombreux voyages se trouvaient ainsi expliqués. Comment avait-elle eu le cœur de tromper un si brave homme de mari ?

Seule la mort des époux avait délié la langue d'Hivert ; et encore n'avait-il confié sa certitude qu'à des habitants de Pithiviers.

Enfin, les deux hommes étalés sur la banquette étaient sensibles au malheur qui frappait la petite Berthe. Chargés de famille, sans doute pas très assurés de la fidélité de leur femme, ils craignaient de mourir isolés, dans une auberge perdue au bord d'une route. En voyant Berthe, ils pouvaient songer à leurs propres enfants menacés par l'orphelinat, la fabrique ou la charité intéressée de vieilles tantes acariâtres. Aussi inclinèrent-ils le buste en signe de sincère affliction.

Mme Bovary mère leur adressa un sourire stoïque. Elle avait perdu son mari, une bru qu'elle exécrait et son Charles, l'unique, l'adoré, celui en qui s'étaient incarnés ses rêves. Voilà ce que son regard embué clamait aux voyageurs. Et, pour elle-même, elle traça un parallèle entre son gremlin de mari, Charles-Denis-Bartholomé, mort au sortir d'un cabaret, et cette gueuse d'Emma, qui avait entraîné Charles dans le déshonneur, la ruine et la mort. Ah ! ces deux-là... ils avaient leur place retenue en Enfer, où ils risquaient d'ailleurs fort de se complaire. Et cette femme mûre, en qui la chair n'était pas encore tout à fait éteinte, rêva de situations, pour le moins étranges, où elle précipitait son païen de mari et sa maudite bru réunis pour l'Éternité dans des turpitudes qui n'eussent point déparé les mœurs de l'ancienne Carthage.

Mme Bovary mère émit soudain un rire de vieille chèvre habituée des sabbats. Berthe et les voyageurs la regardèrent, surpris par ce brusque éclat de folie.

Puis tout s'apaisa, rentra dans la monotonie du voyage. Des gouttes de pluie frappèrent les vitres de la diligence. Avec son doigt, Berthe suivit un instant le tracé des gouttes qui se changeaient en fines rigoles dessinant de curieux graffitis sur le verre. Ensuite, elle serra sa poupée contre elle et posa sa petite tête blonde et rose sur les genoux de sa grand-mère. En tétant son pouce, elle se prit à songer à Napoléon, Athalie, Irma et Franklin, ses anciens compagnons de jeu. Ils portaient des noms de caniches, mais elle les aimait bien. Elle songea qu'elle ne les reverrait plus, sans que sa tristesse s'en trouvât

augmentée : l'enfant était au-delà de tout, rien ne pouvait plus l'atteindre.

Berthe s'endormit dans les robes de sa grand-mère.

Au bout du voyage, il y avait ce village situé aux confins du pays de Caux et de la Picardie. On y retrouvait l'ancienne demeure, mi ferme, mi-maison de maître, où s'était déroulée l'enfance de Charles Bovary, en somme la partie la plus heureuse de son existence. Et la grand-mère, pouvant se dévouer à nouveau à quelqu'un, vécut ainsi comme sa seconde jeunesse.

Au contact quotidien de sa petite-fille, son âpreté avait fondu ; sa bonté naturelle, quoique singulièrement possessive, reprenait le dessus.

Berthe s'amusait et riait de nouveau. Ses amies s'appelaient maintenant Clémence, Euphrasie et Eugénie. Elle eut même un prétendant, Octave, un garçonnet aux yeux noirs et aux joues hâlées. Il habitait la ferme voisine.

Comme il n'y avait toujours pas d'école au village, Berthe reçut ses premiers rudiments de sa grand-mère. Elle apprit donc à lire dans les mêmes albums que Charles, et assez vite pour que son institutrice rêvât pour elle d'un avenir studieux et austère, propre à la dégager des ornières dans lesquelles une jeune fille peut verser à tout moment, surtout éviter l'oisiveté ! Emma l'avait pratiquée jusqu'au vice. Sa fille devait en être protégée à jamais. À qui parler de ce projet, sinon au père Rouault, l'inconsolable géniteur de la désastreuse Emma ?

Un jour de printemps, sans prévenir, Berthe et sa grand-mère débarquèrent aux Bertaux. Retrouver la ferme ne rappela que trop à la mère de Charles ce maudit mariage, mais, tout le temps qu'elle y fut, elle supporta les jérémiades de Rouault, ses éloges constants de la diablesse. Il y avait de quoi rugir ; pourtant elle fut mesurée et douce, et évita tout blâme envers sa défunte bru.

Elle parla de l'avenir de Berthe, qui jouait à leurs pieds. On était tout de même en 1848.

À ces mots, le vieux sursauta sur son banc :

– On s'en souviendra ! répliqua-t-il entre deux bouffées de pipe. Le roi chassé, les partageux au gouvernement, avec à

leur tête ce Lamartine ! C'est la république, comme en quatre-vingt-treize ; et mon père m'en a touché un mot, c'était la guillotine, mère Bovary, et les châteaux qui brûlaient... À Paris, à ce qu'on dit, c'est l'orgie sur les barricades.

Et la vieille dame dut entendre un discours décousu, où affleurerait l'effroi de la fin du monde.

Elle s'impatienta :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, père Rouault. Laissons ceux du gouvernement s'occuper de leurs affaires. Nous sommes vieux. Si nous disparaissions, que deviendrait la petite ?...

– Elle héritera de mes propriétés. Je n'entends rien à l'éducation des filles. Voyez ma pauvre Emma, j'avais cru bien faire en la confiant aux nonnettes... Et puis...

Rouault renifla et son regard se perdit dans le vague. La vieille dame comprit qu'elle n'en tirerait plus rien. Enfin, Berthe héritait, c'était déjà une petite revanche sur le destin. N'empêche ! elle aurait donné cher pour vérifier le testament et connaître le montant des hypothèques.

Le père Rouault se leva péniblement, à cause de ses rhumatismes. Mme veuve Bovary mère s'empressa de lui donner le bras et de lui mettre dans la main sa canne à bout ferré que Berthe avait fichée en terre.

– Viens, petite, dit le père Rouault, allons voir ton arbre.

Berthe trotta devant eux, qui avançaient en clopinant.

L'enfant et la vieille avaient déjà admiré le beau prunier que le père d'Emma avait planté pour la naissance de sa petite-fille. Mais durant le séjour à la ferme, c'était une visite quotidienne à l'arbre, avec des paroles sereines sur sa bonté et celle de la nature. Rouault cherchait à léguer à Berthe sa passion des arbres fruitiers.

Quand Berthe et sa grand-mère repartirent, elles emportèrent des bocaux d'une compote de prunes préparée par le vieux lui-même.

On avait promis de se revoir au jour de l'an mais, un peu avant la Noël, une lettre avertit Mme veuve Bovary qu'il était inutile de compter sur Rouault, maintenant paralysé. Il espérait leur visite au printemps. Que l'on ne s'inquiète pas, ajoutait-

il en post-scriptum, ses dispositions étaient prises : la chère petite Berthe hériterait de tous ses biens.

Noël fut gai. Berthe reçut de nouveaux jouets, dont un superbe polichinelle au nez tordu. Elle chanta à l'église pendant la messe de minuit. Elle écrivit ses vœux d'une calligraphie ferme à son bon-papa Rouault.

Les mauvais souvenirs d'Yonville étaient oubliés. Mais, à l'époque des Rois, Mme veuve Bovary mourut dans son sommeil. Berthe traversa ce deuil comme une somnambule. Une sœur de Rouault, une veuve pauvre, reprit l'orpheline. Là, dans ce village proche d'Yvetot, situé en bordure de l'important domaine des comtes de Vaufrylard, plus de joie, plus de douceurs. La veuve Mathieu était sèche et résignée ; elle était restée stérile, priait beaucoup et considérait Berthe plutôt comme une charge que comme un don du ciel. Elle n'ignorait pas de quel genre de femme dissolue elle était la fille. D'ailleurs, la veuve n'aimait pas les enfants, bruyants et sales. On racontait que son mari, du temps où le couple vivait à Dieppe, avait engrossé leur bonne, une Écossaise, et qu'ils s'étaient enfuis ensemble en Angleterre. Mathieu était mort à Londres de tuberculose. « Tante » – Berthe l'appelait ainsi – n'en parlait jamais.

La fille de Mme Bovary dut en rabattre. La seule lecture permise était le catéchisme et les Évangiles. Un prêtre, l'abbé Labosse, surveillait Berthe ; il la questionnait souvent sur ses pensées, jugeant qu'elle devait se confesser davantage.

Puisieux-l'Église était un village triste, d'où l'on distinguait les tours Louis XIII du château de Vaufrylard. Berthe allait souvent se promener en lisière de la propriété et s'arrêtait ensuite devant les grilles, d'où elle apercevait, au bout de l'allée, les hautes fenêtres de l'aile centrale de l'édifice.

Au cours de ses pérégrinations, que Tante nommait d'un ton sévère ses vagabondages, Berthe découvrit, assez loin à l'opposé du château, d'autres bâtiments couronnés d'autres tours, ceux de la filature. L'usine, comme tout le reste, était la propriété des Vaufrylard.

Les cheminées de briques libéraient une épaisse fumée noire. Non loin de la filature, il y avait un autre village entièrement



bâti par les Vaufrylard pour loger les travailleurs de leur usine. La majorité des ouvriers étaient étrangers à Puisieux-l'Église, qui n'aurait d'ailleurs pu fournir une main-d'œuvre aussi abondante.

Un jour que Berthe était restée plus longtemps que d'habitude à rêvasser devant les grilles de la filature, elle entendit un bruit de sabots derrière elle.

Tirée par deux chevaux gris, une calèche découverte venait d'arriver. Dedans, une dame très belle, très bien vêtue, accompagnée d'un monsieur, lui aussi très élégant.

Berthe commençait à s'éloigner, quand la dame l'interpella :

– Petite ! Tu veux travailler toi aussi ? L'interrogation fut suivie d'un rire léger. Berthe revint sur ses pas.

– Allons, ma chère, dit le monsieur, laissez cette enfant tranquille, elle a bien le temps d'y songer.

Le monsieur parlait avec l'accent des gens d'ici ; pas la dame.

– Oh, non ! Madame ! J'espère que non ! dit Berthe.

Et elle s'enfuit à toutes jambes, loin de ces bâtiments dont elle ne comprenait ni l'utilité ni le sens.

## II

Les comtes de Vaufrylard remontent loin dans le temps, et même, prétendent-ils, à l'époque des ducs de Normandie. Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, un chroniqueur latin, Jacquemin Fauchereau, dit le clerc cauchois, avait découvert opportunément un parchemin signé par Guillaume le Conquérant en personne, lequel attribuait à « nostre féal, Guillebert Courteheuse le Jeune, la terre de Vaufrylard, ainsi que les bêtes et gens vivant dessus ». Fauchereau avait d'ailleurs établi que le fondateur de la lignée n'était autre qu'un lieutenant de Rollon, ce *Northman*, à qui Charles le Simple, roi de France, avait dû céder l'ouest de l'ancienne Neustrie, qu'à l'usage on appela Normandie.

La légitimité des Vaufrylard a survécu à la Révolution et à l'Empire. Émigrés, et donc dépossédés de leurs domaines,

ils en ont retrouvé la jouissance dès la Restauration, forçant certains acheteurs de « biens nationaux » à rendre gorge.

Le chef actuel de la maison, Louis, est le fils aîné d'Henri et de Mathilde, née de Renonville.

Il n'y a pas grand-chose à dire des parents de Louis, si ce n'est qu'ils sont des nobles d'*Ancien Régime* ; le comte Henri s'obstinait à porter perruque poudrée et culottes, et à lire Joseph de Maistre et Bonald ; un fait achèvera de le peindre : en 1830, Charles X, chassé du trône et partant aussitôt pour l'exil en grand arroi, traversa la Normandie ; le comte Henri rejoignit le cortège à Falaise, baisa la main du roi déchu et suivit les vaincus jusqu'à Cherbourg, où ils s'embarquèrent sur le *Great Britain* qui allait les emmener en Angleterre. Il devint alors féroce ment légitimiste, mais ne se compromit jamais dans les folies de la duchesse de Berry. Il demeura toute sa vie dans la nostalgie de l'idéal absolutiste, ayant plongé une fois pour toutes dans une mélancolie aussi profonde que la mer contemplée ce jour-là depuis les quais de Cherbourg. Car il y était resté jusqu'à ce que le navire eût disparu de sa vue.

Rentré chez lui, il dit simplement à son épouse : « Tout est fini. »

À cinquante ans passés, la comtesse Mathilde s'habille encore comme à la cour de Marie-Antoinette, dont sa mère, Laure de Renonville, aurait été, quelque temps avant la Révolution, la confidente blonde et enjouée. La chambrière de la comtesse affirme même aux commères de Puisieux que sa maîtresse porte, comme une relique, le corset de la malheureuse reine.

Mathilde de Renonville n'avait été fiancée à Henri-Gratien de Vaufraylard, de cinq ans son aîné, qu'en mille huit cent dix-huit : elle avait tout de même vingt et un ans. Ils se marièrent deux ans plus tard ; et Louis naquit en mille huit cent vingt et un à l'Hôtel-Dieu, à Rouen, où ses parents se trouvaient pour des raisons d'affaires et de plaisir. Assistant à la représentation de *Gulistan*, de Dalayrac, la jeune comtesse avait ressenti les premières douleurs dans sa loge de théâtre. La délivrance avait été laborieuse ; elle n'avait connu une issue heureuse que grâce à l'intervention d'un homme de l'art : se trouvant dans

les parages, il avait été appelé en hâte. Il s'agissait du docteur Flaubert, le plus célèbre médecin-chirurgien de Rouen et de la Haute-Normandie.

Un an plus tard, la comtesse allait donner naissance, mais au château cette fois, à un autre fils, Charles-Henri, qui ne vécut qu'une semaine. Quant à Caroline-Marie-Henriette, elle vit le jour en mille huit cent vingt-quatre.

Le frère et la sœur demeurèrent inséparables jusqu'à ce que Louis fût envoyé au Collège royal de Rouen. Cette séparation ébranla la santé de Caroline. Dès l'âge de huit ans, elle inquiétait son entourage par des comportements de plus en plus alarmants à mesure que le temps passait. On ne fut pas sans remarquer que les retours de son frère, aux vacances, apportaient de notables accalmies. La présence de Louis transformait Caroline en quelques jours ; et il n'y paraissait plus jusqu'à son départ. L'attachement de la sœur pour le frère dépassant toute mesure, on admit qu'elle souffrait de monomanie hystérique et qu'il fallait l'isoler ; ce qui fut fait dans le château, où l'on disposait de nombreuses pièces éloignées du corps d'habitation principal.

Louis promit de se tenir à l'écart de sa jeune sœur mais en fut très malheureux. On craignit pour sa santé, inutilement du reste : le jeune homme, se reprenant enfin, anéantit son chagrin par les études. La discipline du collège, il la supportait sans broncher depuis longtemps. Réveil et coucher au son du tambour, froid, nourriture chiche, régents et maîtres d'études impitoyables, dirigés par un recteur aussi tyrannique qu'un maréchal d'Empire, tout cela au fond évita à Louis de basculer dans la mélancolie. En 1838, il obtint brillamment son baccalauréat ; sans tarder, les vacances terminées, on l'envoya à Paris.

Lorsqu'il y arriva pour faire son droit, sa famille était quasiment ruinée. Sur les terres, le laisser-aller était général ; livré à son fatalisme, le comte Henri ne parvenait pas à redresser la situation ; d'ailleurs, il n'y songeait même pas. Un équilibre reposant sur l'inertie sauvait les apparences.

Au quartier latin, Louis se mit vite au goût du jour ; malgré sa bourse plate, il mena la vie d'étudiant telle qu'on la rêve

en province : champagne, soupers fins et *grisettes*. Mais, plus sérieusement, il eut, tout en bûchant dur, l'intelligence de fréquenter les cercles orléanistes. C'est alors qu'il fut amené à s'introduire dans l'hôtel particulier de Salomon Bischeim, riche banquier alsacien, qui avait fait fortune dans les chemins de fer.

Bischeim était le fils d'un usurier de Strasbourg. Délaissant très tôt un métier honni, mais qui lui avait au moins appris à ne pas s'embarrasser de sentiments, le financier, suivant à la lettre le conseil de Guizot, sut prendre, en moins de dix ans, le contrôle de deux établissements bancaires de renom et il continuait à croître et à prospérer. Il avait deux filles mais seule Noémie comptait. Il rêvait de la marier à un grand nom de la noblesse provinciale.

Louis de Vaufrylard surgit à point nommé dans ces combinaisons ; en mille huit cent quarante-deux, il terminait sa dernière année de droit et se préparait à une carrière de magistrat (une idée de son père, qui comptait sur lui pour redresser les torts faits à leur maison depuis la Révolution) ; il représentait sans doute le type idéal de l'aristocrate français, tel que pouvait se le représenter un Bischeim, Parisien de fraîche date.

Grand, blond ; un visage fin aux traits énergiques ; des yeux gris où dansaient des paillettes d'intelligence, qui en laissaient supposer davantage ; quand il apparut dans le salon de Bischeim, avec son allure noble et virile, Louis conquit à la fois le financier et sa fille.

Le jeune homme fut immédiatement sensible au trouble qu'il provoquait chez Mlle Noémie et à l'intérêt, tout amical, que lui portait le maître de maison ; il revint donc souvent dans le bel hôtel du boulevard de Courcelles.

À chacune de ses visites, se sentant encouragé par l'estime de ses hôtes, il devenait de plus en plus sûr de lui et se prit à considérer la maison de Bischeim un peu comme sa seconde demeure parisienne, la première n'étant qu'une chambre d'étudiant.

Si sa présence accélérât le mouvement du sang dans les veines de Noémie, lui-même, le gentilhomme normand, à la

vue de la jeune fille et du décor qui l'entourait, était transporté dans un autre monde. Rousse de dix-huit ans, aux yeux verts, mais au modelé du visage oriental, la peau blanche d'une Circassienne, Mlle Bischeim l'accueillait dans une profusion de tentures, d'énormes vases chinois et de fleurs, parmi des meubles et des tableaux de prix. On ne marchait que sur des *Chiraz*. La richesse du baron Bischeim – il avait été anobli par Louis-Philippe – était volontiers ostentatoire. Un banquier protestant eût été saisi de malaise au milieu de cet étalage, mais non pas Bischeim, qui avait besoin de voir et de toucher les preuves de sa réussite sociale. Louis, bien sûr, n'avait jamais connu un tel déploiement de richesses ; il n'avait pas été élevé dans le marbre et le cristal, dans les ruissellements de l'or et de l'argent : le château de ses ancêtres ne contenait que des vieilleries.

Campé dans son luxe, Bischeim se montrait accueillant et simple ; Noémie, timide, mais attentive aux regards de Louis qui, en fait, ne la quittait pas des yeux. La jeune fille le méritait dans sa robe de safran pâle. De taille moyenne, juste charnue, les lèvres roses gonflées de vie, des dents aussi nacrées que ses perles, la ravissante Alsacienne tenait généralement compagnie à une grosse fille brune au nez épais et à la peau olivâtre, sa cousine. À côté de cette dernière, courtaude, engoncée dans sa robe à volants qui l'empaquetait, Noémie n'en paraissait que plus divine. Son seul défaut, si l'on peut dire car il agissait comme un charme supplémentaire, était un léger accent allemand. Bischeim, lui, n'éprouvait pas de gêne à s'exprimer avec le sien, mais il espérait que sa fille, à force de leçons, finirait par prononcer un français digne des habitants de la Touraine, les plus aptes, paraît-il, à moduler notre langue. De toute façon, croyait le baron, un accent de *l'intérieur* faciliterait l'établissement de la jeune fille. Louis s'aperçut que son hôte connaissait par cœur une dizaine de sonnets de Ronsard, tirés des Amours, car le digne banquier n'hésita pas à les lui réciter. Au début, le jeune homme eut besoin de sa volonté pour maîtriser son hilarité, tant c'était *hénaurme* d'entendre le baron massacrer les sonorités angevines ; mais il serra les dents, songea que, si le rire l'emportait, Noémie lui

serait désormais interdite : et il tint bon. Ensuite, il s'habitua à cette diction fantasque, à entendre les vers malaxés par cette bouche presque dissimulée par une moustache fauve rejoignant d'épais favoris. C'était ce qu'il avait fini par appeler, le « quart d'heure poétique du baron Bischeim ». Du reste, la passion ronsardienne du financier lui imposait le respect.

Quand il rentra en Normandie nanti de son diplôme, Louis était amoureux fou de Noémie. Il supporta sans trop de chagrin la disparition de Caroline, dont ses parents avaient omis de l'avertir. Elle avait beaucoup compté dans leur enfance ; mais maintenant cette époque était révolue. Au siècle du chemin de fer, du télégraphe et de la spéculation boursière, le monde des fées était mort : Havette, Andaine ne reviendraient plus. Saint-Simon était le prophète des adeptes de l'Industrie. Louis alla s'incliner sur la tombe de sa sœur, dans le petit cimetière attendant à l'église de Puisieux, où les Vaufrylard possédaient un carré réservé. Leurs morts s'y entassaient depuis des siècles. Monuments et croix, moussus, rouillés, s'étaient dégradés sous le climat de la Seine Inférieure. Le petit monument funéraire de Caroline était abondamment fleuri. Louis se fit la promesse qu'il le serait tant qu'il vivrait. L'abbé Labosse, curé de la paroisse, dirait des messes chaque semaine pour le repos de l'âme de Caroline, retrouvée morte dans son bain, après une crise d'épilepsie.

En sortant du cimetière, et ses dispositions arrêtées, il ne pensa plus à la disparue. Noémie occupait désormais son esprit.

Il parla sans tarder de la jeune fille à sa mère.

– Noémie qui ? questionna la comtesse.

– Noémie Bischeim, la fille du baron Bischeim, expliqua Louis.

La comtesse Mathilde ne fréquentait pas la noblesse orléaniste ; elle s'excusa.

Louis fut à la fois lyrique et précis : il désirait épouser la fille du baron. Quand elle sut tout, Mathilde courut raconter au comte le projet insensé de leur fils. L'ayant écoutée sans l'interrompre, Henri médita dans un profond silence et dit énergiquement :

– Je vais lui parler.